Document generated on 06/07/2025 6:57 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Les mots en retard

Judith Messier

Number 54, Summer 1998

Retards

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4772ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Messier, J. (1998). Les mots en retard. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 40–45.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les mots en retard

Judith Messier

Jean-Pierre raccroche le téléphone. Son fils Simon est en ville. Simon qu'il n'a pas vu depuis… combien de temps ? Deux ans ou plus ? Faudrait-il l'héberger ? S'il ne venait pas seul, devrait-il recevoir son ami ? Simon est-il au courant de l'existence de Madeline ? Que de questions !

Madeline entre dans la chambre au moment où, torse nu, il hésite devant la penderie.

— Laquelle devrais-je porter ?

— La grise en coton. Non, la bleue qu'on a achetée la semaine dernière.

— Une chemise en soie ? J'ai rendez-vous avec mon fils, pas avec la reine d'Angleterre.

— Hum… Stéphanie de Monaco serait mieux. Aussi riche mais plus jolie.

— Mon fils est très beau et il a beaucoup de goût. Il est étudiant en architecture, tu sais. Toujours si élégant. Je ne voudrais pas lui faire honte. Tu ne trouves pas que la bleue fait pédé ?

— Non, quelle idée !

— Simon est homosexuel, je ne te l'avais pas dit ?

Elle ouvre la bouche, la referme sans parler. Non, il ne le lui avait pas dit. Il ne lui a pas beaucoup parlé de sa famille. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'il était marié depuis trente ans et qu'il a quitté la mère de ses trois enfants pour vivre avec elle. Madeline embrasse son homme sur le pas de la porte. Dans l'entrebâillement, elle jette :

— Ce ne serait pas plutôt toi qui as honte de lui ?

— Franchement ! C'est lui qui a toujours été embarrassé par mon métier.

Il lui lance un regard noir alors qu'elle referme la porte. Puis, fébrile, il se met à faire du rangement. Que pensera son fils de cet appartement vieillot, si différent de la maison de son enfance ? Simon est-il lui aussi devant une glace à se poser des questions vestimentaires ? Adolescent, il a déployé tant de talents pour choquer son père au maximum. Aujourd'hui, une chemise fleurie, un anneau à l'oreille ? Bof, maintenant même les sportifs professionnels en portent. Les cheveux teints en bleu pétrole peut-être ? Une vingtaine de minutes plus tard, on sonne. Le jeune homme et son père se retrouvent face à face. Ils ne s'étreignent pas.

— Salut, p'pa.

— Entre, Simon, entre. Mon Dieu, comme tu es grand !

— Pas plus que toi, p'pa, 1,87 m.

— Moi, je ne fais que 1,85 m. Tu as grandi depuis ton départ pour Vancouver.

— C'est aussi ce qu'a prétendu maman. Excuse-moi, tu n'as peut-être pas envie qu'on parle d'elle.

— Pas de problème. Elle va bien ?

— Très. Elle… elle a changé. Ainsi, c'est ici que tu habites. C'est splendide, ajoute-t-il en reluquant les boiseries et les vitraux.

Jean-Pierre lui fait visiter les lieux, ce qui lui donne le loisir d'admirer l'athlétique jeune homme aux longs cheveux attachés sur la nuque. Le voyant accroupi pour examiner le pied d'une lampe, le père pose les yeux sur les fesses musclées de son fils et se demande si… Bon sang, Jean-Pierre, est-il vraiment nécessaire d'évoquer de pareilles obscénités ? En se relevant, Simon accroche une mèche de cheveux à un coin de table. L'élastique lâche et sa chevelure se répand sur ses épaules, en cachant ses joues. Détache-t-il ses cheveux lorsqu'il… ? Ces images sont insupportables. Alors, Jean-Pierre se souvient que, lors d'une visite à sa fille, il l'avait entendue faire l'amour dans la pièce d'à côté et en avait été très choqué. Au fond, pense-t-il, ce n'est pas l'homosexualité de Simon qui le dérange, c'est la sexualité de ses

enfants qui est aussi difficile à concevoir que celle de ses parents. Est-ce ainsi pour tous les pères ou est-il une exception ? Encore une question qui restera sans réponse.

— Comme tu ressembles à ta mère ! Les mêmes yeux, les mêmes cheveux.

— Elle te manque ?

— Tu sais, je ne suis pas devenu amnésique, je n'ai que déménagé. Toutes ces années passées ensemble, je ne les oublie pas. Sa vitalité, son art de vivre, son corps plein d'énergie, son tempérament fougueux, tout me manque.

— Ça ne t'aurait pas déplu de continuer comme ça et de garder les deux femmes, n'est-ce pas ? Ne prends pas cet air ahuri, je connais bien les hommes. C'est drôle, tu dis que je ressemble à maman et elle dit que j'ai ta silhouette et ta démarche.

— Oh non, je n'ai jamais eu les épaules si larges. Tu t'entraînes ?

— Un peu, comme ça, au gymnase de l'université. Dis donc, si tu me racontais ce qui est arrivé entre maman et toi. Elle ne m'a rien dit, elle t'a laissé ce plaisir.

Jean-Pierre soupire. Il est plutôt taciturne et maladroit avec les mots, il manque de pratique, surtout pour ce qui le touche. Pourtant, il raconte, avec la rigueur d'un policier qui fait son rapport, les deux années d'absences répétées, les soupçons, les questions, les dénégations et l'apothéose lorsque sa femme l'avait suivi et trouvé chez Madeline. Il n'enjolive rien et ne se donne pas le beau rôle. Son fils l'écoute sans un mot, le visage impassible. À la fin, après un long silence, il hoche la tête.

— Je comprends, c'est dur. Pourtant, la séparation a l'air de vous réussir à tous les deux. Je vous trouve plutôt courageux, maman et toi, de recommencer votre vie à cinquante ans. Je n'en reviens pas que toi, le…

— Dis-le, le croque-mort, le fasciste, le raciste.

— Non, j'allais dire le « pure laine ». Je n'en reviens pas que tu aimes une Haïtienne. Mais je comprends.

— Tu es comme ta mère, tolérant et compréhensif.

— C'est curieux, non : plutôt désolant. Tu es persuadé que les qualités de tes enfants viennent de leur mère, alors que leurs défauts sont dus à ton influence.

— Ce n'est pas ça ?

— Tu es un homme bien. Tu nous as toujours donné des exemples de courage, de ténacité, de droiture.

— Arrête, tu me décris comme un candidat à la présidence des États-Unis.

Ils éclatent de rire tous les deux. Cette plaisanterie évoque d'orageuses discussions politiques autour de la table familiale. Les trois ados s'enflammaient, leur mère aussi. Jean-Pierre fuyait, en acte ou en pensée, les discussions politiques lui ayant toujours paru le comble du fallacieux qui peut devenir dangereux.

— Sans blague, même ton humour un peu… disons noir nous était précieux. Tu n'as pas été un mauvais père.

— Tu n'as pas toujours dit ça. Tu me détestais quand tu avais seize ans. Tu aurais voulu être né d'un autre homme. Tu as même prétendu que tu étais adopté. Toi, l'artiste, être le fils d'un entrepreneur de pompes funèbres !

— Le fils homosexuel d'un entrepreneur de pompes funèbres. Avoue que tu as autant de mal à m'accepter que…

— Je ne crois pas qu'il y ait un seul parent qui soit content qu'un enfant s'engage dans une voie marginale. Si tu avais voulu être pianiste ou sculpteur, j'aurais été inquiet. Non, la seule fois où j'ai failli te battre, c'est…

— Quand tu m'as trouvé au sous-sol en train d'embrasser Ross.

— Bien avant. Ross, j'aurais préféré ne pas le voir, mais bon… Tu étais tout petit, deux ans et demi peut-être. Tu étais un peu retardé pour ce qui était du langage. En fait, tu ne disais qu'un seul mot : maman. Tu le modulais sur tous les tons, comme si tu imitais nos phrases. C'était très agaçant. Combien de fois un gosse peut-il répéter « maman » en une heure ? Tu n'arrêtais jamais, même pas en mangeant. Tu disais « maman »

entre chaque bouchée. Ce soir-là, je suis rentré assez tard du travail. Je conduisais un fourgon de la morgue à l'époque. Un homme s'était jeté d'un dixième étage. Un copain policier m'avait raconté son histoire. C'était la deuxième fois en six semaines qu'il menaçait de se suicider. On l'avait dirigé vers un centre d'aide. Ça n'avait servi à rien. Un psy peut-il ressusciter la femme morte d'un cancer, payer les factures, ramener la fille en fugue ? « Sais-tu quel effet ça fait de voir un homme se lancer dans le vide ? Sais-tu le bruit que fait un corps quand il touche le sol ? » me demandait mon copain. Moi, je devais récupérer le corps. Sais-tu dans quel état il est quand on le dépose sur une civière ? À vingt-neuf ans, j'avais trouvé cet emploi par hasard, je ne connaissais rien à la mort et je n'éprouvais aucune curiosité particulière pour elle.

— Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

— Attends, j'y viens. Je suis donc rentré à la maison, énervé et déprimé. En arrivant à la cuisine, je vous ai tous trouvés à table. Tu faisais ton numéro préféré mais, cette fois, ton frère et ta sœur s'étaient mis de la partie et répétaient « maman » en même temps que toi. J'ai eu une folle envie de te balancer par la fenêtre ou de t'étrangler.

— Ça ne fait pas de toi un batteur d'enfants.

— Je sais. C'est quand même horrible de constater qu'on peut avoir ce genre de pulsions. Ta mère essayait de te faire manger, en suppliant les autres de se taire. Elle était rouge comme une pivoine, les dents serrées, les yeux fixes. Je me suis servi un verre que j'ai avalé d'une traite, sans vous regarder. Puis je suis retourné à la voiture. J'ai mis le contact, me suis souvenu du visage de ta mère et je suis revenu à la cuisine. Après tout, c'est moi qui l'avais mise dans cette situation en lui faisant trois enfants coup sur coup. Je l'ai entraînée dehors. Nous nous sommes assis sur la balançoire au fond du jardin — l'avantage de la banlieue — pas assez loin de vous à mon goût. Mais le sens du devoir était trop fort, nous ne pouvions pas vous abandonner là tous les trois.

— Certains parents le font.

— Je sais, malheureusement, je ne le sais que trop. Nous sommes restés longtemps immobiles. Il faisait froid, c'était l'automne. Je serrais la main de ma femme à la briser. De son autre main, elle tenait toujours ta cuillère, toute tordue. Les cris ont diminué graduellement, les plus grands avaient compris. Je crois que les enfants le sentent quand ils sont allés trop loin et qu'un orage menace. Toi, tu as continué d'une voix assourdie. Puis, plus rien. Nous sommes rentrés lentement. Vous étiez tous les trois en pyjama devant la télé. Ton frère avait huit ans et ta sœur, six. Je suppose que l'aîné avait pris la direction des opérations. Le lendemain, ta marotte avait disparu, tu as appris de nouveaux mots et construit de courtes phrases.

— C'est une belle histoire, une histoire d'amour. Pourquoi ne pas me l'avoir racontée plus tôt ?